

Gérard Cartier

## Mireille Provence

J'ai passé des heures à déchiffrer la coupure de presse, un mauvais tirage d'un microfilm d'archives du *Dauphiné Libéré* que mon correspondant avait scanné pour me l'envoyer par courriel : une page entière du journal réduite au format d'un cliché d'amateur. L'article y était enseveli dans une brume bleutée qui ne laissait filtrer que les gros titres et les photographies, et l'image agrandie, sondant la page baveuse surgie du néant, j'ai dû batailler longtemps, le doigt sur l'écran, pour rendre forme aux caractères mités qui, par endroits, faisaient penser à l'une de ces langues d'Extrême-Orient uniment composées de boucles et de pâtés, le thaï ou l'hindi, complétant à l'aveugle les lettres tronquées, supputant des voyelles dans d'infimes taches d'encre, extrapolant des demi-mots gâtés, les lignes une à une soustraites à l'oubli, les patronymes restitués à partir d'autres documents (ainsi du vrai nom de Mireille Provence : j'avais d'abord lu Ware, mais découvrant plus tard, dans le journal d'un témoin, qu'elle était « *de son véritable nom Mireille Varo, épouse Reboul* », j'ai supposé Waro, aussi insolite que soit ce patronyme, plus convenable à une écuyère de cirque qu'à une fille de bonne famille lyonnaise – ou bien c'est R.-L. L., emporté par son humeur, qui aura affublé *la tueuse* de ce teutonique W, si bienvenu qu'on se sent un devoir de le reprendre : pourtant, aucun Waro aujourd'hui à Lyon, alors qu'on y trouve des Varo, et même des Ware), devinant donc plus que lisant, sans atteindre partout à une leçon claire et distincte. Quant aux nombres, pas un, même écrit en toutes lettres, qui ne soit illisible ou problématique, de la date du journal (mi-octobre 45 ou 46, le 12 peut-être, ou le 19) au nombre des témoins et des victimes, comme si la seule vérité certaine qu'on puisse arracher à la réalité, celle qui distingue *un* de *un* et veut que deux et deux fasse quatre, ne pouvait s'accommoder d'une figure aussi trouble.

### MIREILLE PROVENCE

*l'espionne du Vercors*  
est condamnée à mort

Parmi les grands procès de la Cour de Justice, celui de Mireille Provence, l'espionne du Vercors, est [ ]ment le plus émouvant. Non pas, Dieu nous [ ], de trouver en l'abominable femme la parcelle de [ ]té qu'inspirerait une prévenue jeune et belle...

L'un des bourreaux, le plus sanguinaire sans doute, était celui que l'on désignait sous le nom de commandant Oberland. Il s'appelait en réalité Rudolph Selbrich, chef de la [gestapo ?] de la Panzerdivision. Mireille Provence était la maîtresse du monstre. Mieux encore, son âme damnée...

Son véritable nom est Simone War[ ]. Elle a 3[ ] ans. D'une [ ]ente famille lyonnaise, elle passe avec succès son baccalauréat, se marie, mais abandonne son compagnon et son enfant pour se consacrer au music-hall. Elle chante chez « *Agnès Capri* » et au « *Petit Chapiteau* » à Paris. Dans cette dernière « boîte », propriété de sa belle-sœur, l'artiste de cinéma Milly

Mathis, elle fait la noce avec des officiers allemands, les tueurs de la Milice et se trouve compromise dans les assassinats commis par « Pierrot le fou », amant de la tenancière du cabaret...

Comme elle « marquée » dans la [ ], elle arrive à Grenoble, se fait engager dans une boîte de nuit et « flirte » aussitôt avec un colonel allemand qui mettra, quelques semaines plus tard, le Vercors à feu et à sang. La Résistance [décèle ?] l'espionne. On l'enlève et la place en surveillance à La Chapelle-en-Vercors. Elle joue de la prunelle et se fait relâcher. Dès qu'elle est libre, elle n'a plus qu'un souci : assouvir une effrayante vengeance. Les témoins qui défilent à la barre... « Nous étions [ ] qui fûmes [ ] par la « femme au turban rouge », [ ] furent fusillés... » Simone War[ ] nie, indifférente, lointaine ou cynique...

La Cour rendit l'arrêt attendu. Elle n'eut pas un tressaillement.

R.-L. L.

Pourquoi avoir voulu lui donner un visage ? L'article est illustré par l'un de ces portraits ténébreux et interchangeable dont les chroniqueurs de cours d'assises se plaisent à affubler leurs héroïnes. Mireille Provence ? Mireille Provence cette bourgeoise sans âge en tailleur noir, un foulard à gros pois croisé sous les bouillons de son chemisier, roide au milieu des ombres, fixant ses juges, ou la mort qui va la soustraire au jugement des hommes, ou rien que la cohue des photographes, le coin des lèvres plissé, pour narguer ou pour séduire ? *Dans le box des accusés, Mireille Provence pose encore...* Des cheveux tombants, une peau cendreuse et tavelée, un nez excessif sur des lèvres pincées, est-ce là la beauté qui avait foudroyé le terrible Oberland ? Elle était inadmissible : on aura tâtonné longtemps avant de faire venir dans le bromure d'argent ce visage pénible. Rien non plus n'y transparait de l'intelligence que décrivent les témoins, *très vive*. Mais la volonté, vive elle aussi, et implacable, on n'a pas pu la lui ôter des yeux. Qui jointe à une haine dévorante avait fait du massacreur de Llov « *un jouet entre ses mains* ». Les hommes pris au débouché des gorges de la Bourne, ou alors qu'ils tentaient de passer l'Isère sous le couvert de la nuit, défilent devant le préau de l'école de Saint-Nazaire-en-Royans où quelques officiers font tapisserie autour du Hauptman Professor. Elle est auprès de lui, un peu en retrait, ses cheveux blonds répandus sur les épaules, son turban rouge sur le genou. Elle écoute, elle examine, elle rappelle ceux qu'Oberland relâche, elle questionne, elle condamne. Avait-on besoin de ce visage au plomb pour la faire exister ?

De Gaulle, l'inflexible contempteur des lâchetés humaines, De Gaulle la gracie. Les femmes sont faibles, misérables, indignes d'une vraie sentence – reproche-t-on à un fou sa folie ? Ensuite, plus rien, elle s'évanouit. En souvenir d'un nom gravé sur une pierre fendue, dans un vallon de Beauvoir-en-Royans, j'ai voué autrefois un court récit à sa disparition. Je crois y avoir prétendu m'être longtemps employé, avoir dilapidé trois ou quatre saisons à courir sur ses traces, sondant les Archives, dépouillant Internet et les annuaires, allant jusqu'à visiter le *Carré des fusillés* du cimetière de Thiais, en vain. Mais si j'avais su la retrouver le sens était perdu. Mon sujet était autre : mesurer l'ombre que fait en nous la mémoire – ces pages étaient dédiées en secret à Patrick Modiano. Lisant ces divagations (quel saugrenu remerciement pour sa coupure du *Dauphiné...*), mon correspondant me soupçonne d'avoir caché ce que je savais de la *Provence* pour servir mon propos (*Comment, pas même son véritable nom ?*) et, pour préciser son portrait, me recommande de faire un tour aux Archives de Lyon, où ont été jugés tant de *kollabos*. Oui, sans doute. Il faudrait repartir à zéro. Retrouver l'original de

l'article, s'il existe encore. Exhumer les minutes du procès (n'importe qui, pour satisfaire une manie plumitive, peut-il se faire ouvrir les boîtes brunes et rendre à la lumière les noms relégués là pour indignité nationale, les Charles-Francois André alias *Gueule tordue*, les Dagostini, les Barthelmus et les Waro ?). Parcourir les registres d'écrous. Feuilletter les *Paris-Soir* allemands : peut-être, dans une réclame pour l'*Agnès Capri* ou le *Petit Chapiteau*, verrait-on furtivement paraître une certaine Mireille Provence. Mais pourquoi se donner tant de peines ? Qu'importe le nom dont on la désigne, Mireille ou Simone, Provence, Ware, Waro, Varo ou Reboul, qu'importe après sa grâce ce qu'elle est devenue, tout son pedigree est gravé sur le marbre au bord des routes, et près d'un ruisseau peuplé de libellules. Je regrette seulement de n'avoir pas connu le détail du turban rouge. Mais c'est peut-être mieux, je n'aurais pas su résister à la tentation d'en coiffer ma diablesse et l'on ne m'aurait pas cru – trop suggestif, trop romanesque. Quant à l'abandon de son enfant, à sa carrière minable dans le music-hall, ce sont des hasards extraordinaires pour un récit dont Modiano est le sociétaire caché et j'aurais pu en tirer des effets saisissants. Mais je voulais un texte sévère, tout ce qui colorait le mystère de cette femme contrariait mon dessein, et cette étroitesse de cœur, ces plaisirs tumultueux, cette vie outrée auraient nuit à l'effet d'ensemble.

À défaut d'un roman, qui veut moins d'éclat et plus d'ambiguïté (les livres sont le vrai royaume des ombres, mieux, bien mieux que le cinéma, que Gorki découvrait effaré), on pourrait sans effort en faire un film. Des fourgons hantent Paris tous feux éteints. Des épaules laiteuses luisent sous les sunlights devant des parterres de cols noirs. Puis ce sont des montagnes froncées, des forêts penchées sous de grands ciels volatils. Au milieu de cela, qui importe peu, une femme belle à subjuguier indistinctement inquisiteurs de la Gestapo et commissaires politiques des maquis. Des crimes enfin, monstrueux. Sinon à penser, on y trouverait à rêver et à s'émouvoir. Pour donner de la profondeur au tableau, peut-être voudrait-on commencer par la fin : avant le tourbillon des costumes, les robes exorbitantes bouillonnant sous les projecteurs, les uniformes noirs ornés d'un rossignol et les turbans écarlates, avant de faire défiler derrière la traction de Pierrot le fou le sempiternel rouleau de toile peinte de vitrines condamnées et de façades lépreuses, avant la *Marseillaise* des jeunes gens roulant dans le ruisseau et le sanglot des femmes, on verrait une salle brune aux bancs de bois ciré où des vieillards en toge et épitoge campés sur une estrade, ayant tourmenté la langue pour rendre raison de l'inconcevable, énoncent ce que veulent les Vertus qui trônent au-dessus d'eux, demi-nues dans leurs cadres enfumés : *Article 75...*

Quant à moi, si j'avais à l'écrire, le film s'ouvrirait sur la brume et le silence : au petit matin, au bord d'une rivière. Une silhouette tâte du bâton un sous-bois couvert de feuilles rousses. On distingue tout à coup dans la pénombre un corps gisant sur la berge – une femme, la face contre terre, vêtue d'un chemisier blanc taché d'auréoles vineuses, le bas du corps plongé dans le courant. L'homme reste immobile, la rivière fume, les bruits de la campagne se lèvent peu à peu. À présent, un jeune homme en canadienne portant un brassard rouge est penché sur le cadavre que des paysans ont traîné au bord d'un champ, on voit derrière eux, dans le lointain, une haute falaise qui se perd dans la brume. La caméra passe sans s'attarder sur le visage de la victime, un masque gonflé et affreusement déchiré où bée un seul œil, fixe et noir – on s'est acharné sur elle, jusqu'après la mort, comme pour saccager sa beauté. Le corps criblé de balles glisse sur l'écran, un sein pétri de sang caillé, un bouton à demi arraché sous quoi le tissu baille, un bras déjeté, une main dans l'herbe – à un doigt est glissée une grosse chevalière gravée des initiales PM. *Mireille Provence !* Alors seulement, au milieu de jurons en

patois, d'exclamations grivoises, de la musique sombre qui enfle, jaillira peut-être l'un de ces mots impérieux sans quoi l'humanité serait aveugle, *Justice* ou *Châtiment*. Puis on est transporté dans un bistrot où quelques hommes en bourgeron et béret noir discutent au comptoir. Ils semblent en proie à une émotion violente, on ne comprend pas tout, des noms percent le brouhaha, des imprécations, et tout à coup fuse cette énigme : qui est la femme trouvée au pont d'Eymeux maintenant qu'on a mis la main sur la véritable Provence ? L'évidence s'impose à eux : c'est elle, Mireille Provence, voyant que les choses tournaient mal, qui a assassiné cette inconnue (une rivale ? une amie compromettante ?), lui glissant au doigt sa chevalière avant de la défigurer sauvagement pour faire croire à une vengeance des maquis et arrêter le cours de la Justice. On peut alors remonter le temps, jusqu'à l'époux Reboul et à l'*Agnès Capri*. On devra seulement, vers la fin, montrer l'accusée menottée et, en gros plan, ses mains fines aux doigts nus. Oui, on ferait cela sans effort. Mais bien mieux rien : un nom douteux, et le silence. Son destin était de finir en légende.

Gérard Cartier est né à Grenoble en 1949. Ingénieur (le Tunnel sous la Manche, la liaison Lyon-Turin) et poète. Maître d'œuvre, avec Francis Combes, de l'affichage de poèmes dans le métro parisien (1993-2007). Derniers livres de poésie : *Le petit séminaire* (Flammarion, 2007), *Tristan* (Obsidiane, 2010) ; un recueil de récits, *Cabinet de société* (Henry, 2011), où se trouve le *Carré des fusillés* évoqué ici. Le présent récit est un chapitre d'un roman en cours d'écriture. Site personnel : [Au Monomotapa](#).